

# MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

## BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

**ST.-PÉTERSBOURG.**

---

**Tome IV.**

LIVRAISON 3.

---

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à **St.-Petersbourg**

à **Riga**

à **Leipzig**

MM. Eggers et C<sup>ie</sup>,

M. Samuel Schmidt,

M. Léopold Voss.

—  
Prix: 35 Kop. = 12 Ngr.

$\frac{15}{27}$  Février et  $\frac{12}{24}$  Mars 1861.

**Explication de quelques inscriptions, photographiées par M. Sévastianof, au mont Athos, par M. Brosset.**

§ 1.

Il m'est tombé dernièrement entre les mains une photolithographie, exécutée à Paris, dans l'établissement de Lemercier, d'après un dessin ou sous la direction de M. S. Poitevin, car les noms de ces deux artistes se trouvent au bas de la Planche. C'est la reproduction d'une de ces belles photographies relevées par M. Sévastianof dans les couvents du mont Athos, que j'avais pu voir, il y a deux ans, seulement en passant, chez ce zélé photographe, lors de son premier séjour à S.-Pétersbourg, dans un de ces courts moments qu'il accordait au commun des curieux. J'y avais déjà reconnu une reliure en argent, du genre de celle qui recouvre, à la Bibliothèque Impériale publique, le bel Evangile grec du IX<sup>e</sup> s., de l'impératrice Théodora. Celle-ci, de grandeur naturelle, renfermait un Evangile grec, du XI<sup>e</sup> s., suivant M. Sévastianof, appartenant au couvent Ibérien du mont Athos, Evangile qui a huit centimètres de hauteur, sur un peu plus de 6 de largeur, et de 3 en épaisseur. De tels livres,

en langue géorgienne, se rencontrent fréquemment en Iméreth et surtout dans les églises principales de la Mingrélie, comme en général dans les églises du rit grec, — où on les nomme надпрестольныя — «déposés sur l'autel,» car ils y demeurent continuellement, hors le temps du saint sacrifice. Ils portent presque invariablement un memento, faisant foi qu'ils ont été écrits par Giorgi Mthatsmidel, i. e. de la Montagne-Sainte, ce traducteur qui succéda à S. Euthyme dans le gouvernement du couvent des Ibériens, au mont Athos, et qui compléta ou refit à nouveau la traduction d'une bonne partie des livres saints, ainsi qu'on le voit dans la longue liste de ses oeuvres. Non sans doute que le saint moine géorgien ait eu le temps de faire toutes les copies qui lui sont attribuées, mais parce que, comme je le suppose, toutes ces copies sont censées, pour plus d'authenticité, exécutées d'après le même original, à la fin duquel se trouvait le memento en question, qui a été transcrit avec le reste. Notre Musée asiatique possède plusieurs manuscrits géorgiens, avec de pareilles mentions, que les dates prouvent avoir été simplement transcrites, sans que les copistes aient daigné faire attention aux anachronismes qui en résultent.

Quoi qu'il en soit, la photolithographie objet de cette notice, me fut communiquée il y a quelques semaines par M. Destounis, comme pouvant m'intéresser, à cause de certaines légendes géorgiennes, sans que son attention eût été attirée, à ce qu'il semble, par des restes à-peine perceptibles d'une inscription grecque, gravée en creux, excessivement fine et peu lisible.

Voici d'abord quelques détails sur cette reliure. L'un des plats représente le crucifiment, indiqué par ces deux mots géorgiens, inscrits tout en haut et bien lisibles **ჰობს ცრფი** «Le crucifiment.» Le Christ est attaché à la croix; à sa gauche une sainte femme debout, pieds nus, la tête nimbée et penchée dans l'attitude de la douleur, une main appuyée sur la croix, l'autre pendante; derrière elle, trois hommes debout aussi, dont un ayant des bottes aux pieds, peut-être un soldat, S. Longin, tourné vers le Sauveur; à droite, trois saintes femmes, dans la même attitude et la tête nimbée, et derrière elles un quatrième personnage. Les ombres accusent un fort relief.

L'autre plat représente Jésus-Christ assis, la tête portant sur une croix nimbée, tenant de la main gauche un vieillard, qui semble sortir d'un tombeau, dont les dalles s'aperçoivent en bas, et qui est agenouillé. Derrière cet homme un personnage debout, que rien ne caractérise, et qui tend les deux mains vers le Christ. Tout en bas du tableau, on voit un squelette encore inanimé, couché par terre <sup>1</sup>); dans le haut, deux personnages nimbés et un troisième qui ne l'est pas; enfin, à la droite du Christ, trois personnages nimbés, coiffés de bonnets carrés qui ressemblent à ceux que l'on voit dans certains tableaux anciens sur les têtes des Juifs. Comme c'est ici une scène de résurrection, on voudrait reconnaître dans plusieurs caractères géorgiens placés sous la bordure

---

1) Une scène de résurrection analogue à celle-ci se voit dans le bel ouvrage de H. Schultz, *Die Kunst des Mittelalters*. . . Dresde, 1860, Pl. XXIII, avec le mot grec **ΑΝΑΣΤΑΣΙΣ**; cathédrale de Trani et Ravello.

supérieure du cadre le mot ՀՈՃՈՒԺՀ «la résurrection;» mais les traits en sont si faibles que cette lecture reste douteuse.

Sur la lame d'argent à charnière, destinée à couvrir la tranche du livre dans le sens de la longueur, on voit quatre médaillons, renfermant des bustes de saints, nimbés, auprès desquels on lit, à partir du haut: ԲՏ ԺՆԹՂ.ԺՆԷԺԻՎՂԻՆ «S. Matthieu l'évangéliste,» distribués en trois lignes. Au-dessous, ԲՏ ԺՆԺԻՎՈՒՆ ԺՆԷԺԻՎՂԻՆ «S. Marc l'évangéliste». Plus bas: ԲՏ ԴԿՀ.ԺՆԷԺԻՎՂԻՆ «S. Luc l'évangéliste,» enfin ԲՏ ԿՂ.ԺՆԷԺԻՎՂԻՆ «S. Jean l'évangéliste.»

La lame couvrant par en haut la tranche du livre est aussi ornée de trois médaillons: au centre, le buste du Sauveur, sur la croix nimbée, tenant de la gauche le livre des Evangiles et bénissant de la droite, sans légende visible; à droite, un buste de saint, dont la légende n'est pas lisible; à gauche, un autre buste, près duquel on peut lire seulement ԲՆԹՂԻՆ ԺԵՂԺԻՆ et, en suppléant au commencement ԲՏ ԿՂ. . . on a «S. Jean-Baptiste.»

Jusqu'ici il ne s'agit que d'un produit curieux, mais assez vulgaire, de l'art du relieur en métal, apparemment de fabrication grecque, mais qui n'a rien de remarquable comme sujet, comme exécution, ni comme conservation. L'intérêt principal de cette pièce résulte pour nous d'une inscription grecque, à-peine perceptible à l'oeil nu, gravée sur la plaque destinée à recouvrir par en bas la tranche du livre. Cette inscription, en huit lignes, de caractères extrêmement menus, n'a pu que difficilement être tracée telle que

nous la voyons sur la Planche photographiée. En tout cas le métal présente de telles inégalités, ou la photographie a été prise dans des conditions si désavantageuses, qu'une bonne partie des mots échappe même à une forte loupe.

Le style de l'écriture, dans les parties les mieux conservées, est d'une bonne main cursive, et de la forme généralement usitée dans les manuscrits grecs soignés. N'étaient l'itacisme, les imperfections de la langue et de la photographie, il n'y aurait pas à se plaindre.

Faute d'une reproduction lithographiée de ce texte, qui présenterait d'énormes difficultés, pour peu de profit réel, je vais en donner la lecture, fruit des efforts réunis de M. Nauck et de moi: il n'y a pas plus de deux ou trois accents indiqués.

1. Δευσις της υπερεβλογουμενις δεσποιν-
2. ις τυμιου θεκου και αμολυντου . . . .
3. μητρος της κυρας : της πορτ-
4. αυτυσας υπο κυρου του αφ'εν : του γε-
5. ωργι δαδιανου της μηνκρηλιας : δυνα-
6. σι εν το άγυο ευαγγεληω : τουτω :
7. υσι πρεσβηες <sup>2)</sup> και υκεσιες της λαυρας
8. της συνης

La seconde ligne, la plus maltraitée de toutes, et le commencement de la troisième, sont restitués par des conjectures très hasardées, dont le risque me revient à moi seul; à la 4<sup>e</sup>, je voulais lire «υπο του διαφορου του» par l'excellent, au lieu de υπο κυρου αφ-

---

2) Πρεσβείαι, deprecationes, Thes. l. graec.; πρεσβεϊον, présent honorifique.

θεντου. Pour le reste, voici les notes que m'a remises obligeamment mon savant collègue :

«V. 1. Certum videtur υπερεβλογουμενις, i. e. υπερ-εουλγουμενης. Vocabuli δεσποινις extremae litterae legi non possunt. V. 3. Certum puto αφεντου, item v. 5 et 6 Δαδιανῶ τῆς Μινκρελιας δυναση εν τῷ ἀγίῳ εὐαγγελίῳ. Quae sequuntur non intelligo. Extrema verba significant, nisi fallor, πρεσβείαις καὶ ικεσίαις τῆς χαριτισσίνης.»

De ces remarques il résulte que les principales différences entre la lecture de M. Nauck et la mienne sont dans le mot αφεντου, que je lis διαφορου; dans le cas attribué au mot δαδιανῶ, que je lis δαδιανου, et dans les derniers mots, que je lis λαυρας της συνης.

Je traduis : « Prière à la souveraine bénie entre toutes, à la vénérable mère de Dieu, à la mère immaculée, à la dame Portaïtissa (de la porte), par l'excellent Géorgi-Dadian, dynaste de Mingrélie. Il y a dans ce saint Évangile les messages et requêtes de la laure du Sinaï. »

Il n'y a donc aucune espèce de doute que le livre renfermé dans notre reliure n'ait été un Évangile, grec suivant M. Sévastianof, qui l'a eu entre les mains, offert par un dadian du nom de Giorgi, à N.-D. d'Ibérie, connue sous le nom de Portaïtissa, « привратница, de la porte, » par ce qu'elle était exposée en effet au-dessus de la porte du couvent fondé au mont Athos par S. Athanasé, Géorgien, au X<sup>e</sup> s., agrandi et enrichi par d'autres Géorgiens, S. Thornic, S. Ioané et son fils Euthyme, après l'an 976, — image dont on voit quantité de copies en Russie : p. ex aux Nicol-skïa vorota du Kremlin et dans l'église de N.-D. d'Ibé-

rie, dans la Ville-Chinoise, ainsi que dans un oratoire au bas de la tour de Soukharef, à Moscou, enfin au monastère de Valdaï.

Il serait hors de propos et trop long de rapporter ici toute la série des fondations dues aux rois, aux dynastes et même aux simples particuliers géorgiens, dans les saints lieux de Jérusalem, dans l'île de Chypre, au mont Sinaï et dans les divers monastères du mont Athos. Je me contenterai de renvoyer le lecteur curieux à l'Hist. de Géorgie, p. 303, 337, 374, 464; aux Addit. et éclairciss. p. 189. L'archimandrite russe Porphyri, qui visitait le mont Sinaï dans ces dernières années, y a recueilli de nombreux et incontestables témoignages de la dévotion des Géorgiens pour ce saint asyle. Ainsi les faits sont démontrés par des preuves authentiques, de diverses époques. A-propos du couvent du mont Sinaï, le t. IV du Corpus inscr. graec., N° 8634, p. 297 du texte et Pl. XII, renferme une inscription grecque, très intéressante, où la fondation de ce saint asyle est attribuée à l'empereur Justinien, en l'an 6021 du monde, 527 de J.-C, et l'achèvement du travail à la 30<sup>e</sup> année de cet empereur, i. e. en 557.

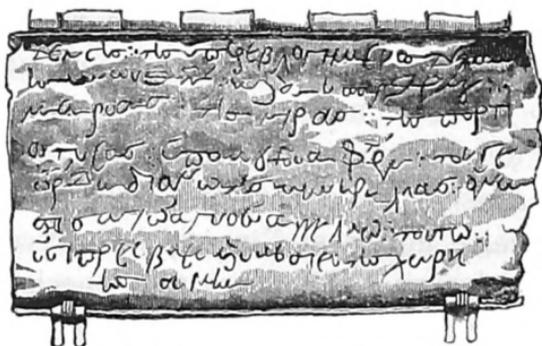
Le savant éditeur dit que l'année du monde est donnée suivant l'ère alexandrine de Panodore, ce qui n'est pas complètement exact, car l'ère de Panodore place la naissance du Christ en 5490. Ce n'est pas non plus exactement l'ère mondaine d'Antioche, qui fixe la naissance de J.-C. en 5492, c'est quelque-chose d'intermédiaire, qui reporte l'ère chrétienne à l'an 5494. Sur ces variations, je renvoie le lecteur au t. III des Etudes historiques du savant professeur français Daunou.

En ce qui touche spécialement les dadians de Mingrélie, l'archevêque de Karthli Timothé, qui fit en 1755 et 56 le pèlerinage du mont Athos et de Jérusalem, ne nomme aucun dadian parmi les bienfaiteurs du couvent géorgien du mont Athos, mais il parle d'un couvent de S.-Georges, à Jérusalem, construit par les dadians, dans la rue des Juifs, et des portraits du dadian avec son épouse, qui se voient là même, au couvent de la Croix. Comme la relation de Timothé a été imprimée à Tiflis, en 1852, par les soins de M. Pl. Iosélian, on peut voir ces notices p. 157, 159. Il est à ma connaissance que les couvents de Jérusalem possèdent encore en Mingrélie de bonnes métèques ou dépendances, notamment à Koskher, lieu visité en 1659 par Dosithée, patriarche de Jérusalem, et dont j'ai fait mention dans mon Voyage, 9<sup>e</sup> Rapp. p. 2 sqq.

Maintenant il serait intéressant de fixer l'époque du dadian Giorgi, mentionné dans notre inscription, comme ayant adressé ses hommages et prières à N.-D. de la Porte et à la laure du mont Sinaï, si mon déchiffrement est exact. Les listes généalogiques donnent trois dadians du nom qui nous occupe: Giorgi 1<sup>er</sup>, le premier des dadians indépendants, mourut en 1323; le second régna de 1345 à 1384; le troisième, de 1572 à 1582. Je crois, eu égard à l'homonymie, que le couvent de S.-Georges, à Jérusalem, doit avoir été fondé par l'un de ces trois princes: non toutefois par le dernier, dont le règne a été trop agité, à ce qu'il me semble, pour qu'il ait pu penser à de pareilles affaires; non peut-être par le premier, dont nous ne savons absolument que le nom présumé de son

père et la date de sa mort; mais bien plus probablement le second, sur lequel les renseignements ne sont pas moins pauvres, mais dont le long règne put lui permettre de s'occuper plus à loisir d'établissements lointains. Ainsi, suivant moi, la reliure à laquelle est consacrée cette notice et l'inscription grecque pourraient remonter au XIV<sup>e</sup> s., et plus spécialement au temps du dadian Giorgi II. C'est tout ce que je puis dire, n'ayant point vu le manuscrit, qui probablement fournirait des renseignements plus positifs et plus circonstanciés.

Tel était le résultat de mon travail, non entièrement satisfaisant, si ce n'est en ce qui touche N.-D. Portaitissa et le dadian Giorgi, dont les noms n'offrent aucun doute, quand le 27 mars je trouvai à la Société Impériale archéologique l'original même de la photolithographie dont j'ai parlé, pièce supérieurement exécutée, dont l'étude a singulièrement modifié ma première lecture. Cette Planche est de grandeur naturelle, la même que celle de la photolithographie, toute dorée et semée de 17 rubis, de 7 saphirs et d'une améthyste: deux pierres sont tombées de leurs chatons. Au bas de la croix on distingue très bien une tête de mort (calvaria); les inscriptions géorgiennes, telles que je les ai déchiffrées, sont parfaitement lisibles. Quant à celles des trois médaillons couvrant la plaque destinée à protéger la tranche d'en haut, on lit sans peine: **ՏԴՏՀ ՈՏ**, la Mère de Dieu; **ԿԿ ԿՂ**, Jésus-Christ; **ԿԴ ԲՀԹՂԻՆԵ ԶԵԴԻԿԴԻԵՆ** Jean-Baptiste. Reste la grande inscription grecque, non moins nettement tracée:



Δευσις : τισ ὑπερεβλογημενισ Δεσποιν-  
 ῖσ υμων θεου : και αυπαρθενου :  
 μαρϋασ : τισ κιρασ : τισ πορτι-  
 τυσασ : ὑπομου του αφτέν : του Γε-  
 ωργι Δαδιανου τισ μηνκρηλησ : δυνα-  
 ρισ εν τω αγυο εὐανγεληω : τουτω :  
 ὕσι πρεσβησ και υκησιεσ τισ χαρη-  
 τισ αμην

Le lecteur attentif apercevra du premier coup-d'oeil les différences de ce texte rectifié, comparativement au précédent, et les modifications du sens qui en résultent :

« Prière à notre toute-bénie souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge Marie, la dame Portaitissa, par moi le seigneur Giorgi-Dadian, maître de la Mingrèlie. Dans ce saint Evangile sont des hommages et supplications *pour obtenir grâce*. Amen. »

Les plus fortes déviations des règles de la langue et de l'orthographe se voient à l'avant-dernière ligne, dans les mots πρεσβησ et υκησιεσ pour πρεσβειαι et ικεσιαι, et χαρητισ pour χαριτος. Ce dernier mot, avec le suivant et l'interprétation que j'y donne, me paraissent seuls douteux. Il ne peut plus, du reste, avec

cette lecture, être mention du couvent gréco-géorgien du mont Sinai.

§ 2.

Je parlerai maintenant, dans l'ordre où les matériaux sont venus à ma connaissance, d'une belle Planche photographiée que m'a remise M. Sévastianof le 23 mars de cette année. C'est également la reliure en argent d'un manuscrit grec des quatre Evangiles, daté suivant lui de l'an 1323, mais dont je n'ai pas de spécimen. Ce volume a une épaisseur de près de 4 centimètres, et les plats, d'un peu plus de 14 centimètres de long, sur presque 10 de large, sont divisés chacun en quatre tableaux. Celui de dessus représente à droite trois anges, avec l'auréole, tenant un bâton de pèlerin, dont deux assis, et le 3<sup>e</sup> debout, la tête environnée du nimbe avec la croix, auprès d'une table couverte de mets. Une inscription géorgienne... **საყვარელი** «la... Trinité,» nous avertit que c'est ici la visite des trois anges chez Abraham; Gen ch. XVIII; le nimbe avec la croix qualifie le Verbe incarné, auprès duquel se tiennent deux personnages, le vieil Abraham et Sara, son épouse. A gauche, dans un autre compartiment, deux personnages nimbés, tenant, l'un un rouleau, l'autre un livre, et supportant un petit temple, au milieu duquel se voit la croix dans un calice, sont marqués des noms à-peine lisibles, **სანთქალაქის**, S. Pierre, **სანთქალაქის**, S. Paul. En bas, à droite, la Vierge, assise sur ce fauteuil bien connu de ceux qui ont manié des monnaies byzantines, et les pieds sur un coussin, l'enfant Jésus sur les genoux, dans l'attitude de bénir; vis-à-vis d'eux, à genoux, un homme d'âge respectable,

portant un turban, d'où sort un bonnet pointu, et devant lui, un enfant coiffé d'un turban énorme. M. Sévastianof m'a dit que ces costumes sont moldaves. Au-dessus d'eux, sur une corniche ՄԴԹՃ ՆԵՆԻ ԻՐԱՆԿ ՄԻՆԻՆԻ ԺԴՅՆԻ «Chermazan Tcholaqachwili; son fils.» Ce sont, comme on le verra plus bas, les noms des personnes qui ont offert le présent Évangile au couvent des Ibériens.

Sur l'autre plat de la couverture, le premier tableau en haut, à droite, représente un enfant nimbé, au berceau, et près de lui un personnage assis, tenant sous son bras gauche une sorte de fourche, à trois dents, liées par un ruban, dans sa main droite une sorte de quenouille. Plus haut, à gauche, la Vierge nimbée, assise sur une estrade drapée, près d'une table chargée de mets, derrière laquelle deux hommes se dirigent vers la divine mère, l'un d'eux tenant un drapeau. Derrière eux un personnage nimbé, que je crois être S. Joseph, et tout en haut, dans le ciel, le buste d'un personnage nimbé, donnant sa bénédiction. Je pense que c'est ici l'adoration des bergers, instruits par une voix céleste de la naissance du Sauveur. Sous ce tableau, une autre scène me paraît représenter l'adoration des mages, près de l'enfant Dieu au berceau. Tout vis-à-vis, un troisième tableau retrace, autant que je puis le deviner, la S<sup>c</sup> Vierge et S. Joseph retrouvant J.-C. au temple, parmi les docteurs. Un quatrième tableau, en haut, à gauche, est resté énigmatique pour moi. Devant un personnage nimbé, debout dans une grande chaise à dossier et portant une croix ordinaire, avec le support pour les pieds du crucifié, se tiennent debout cinq personnages, dont

deux semblent être des membres du clergé; derrière la chaise, quatre autres personnages debout, dont un clerc, à bonnet carré, et un autre tenant un grand cierge. Un autre cierge, posé sur un autel, éclaire aussi la scène. Malheureusement aucune inscription n'explique ces quatre tableaux.

Naturellement je n'ai parlé que des personnages représentés, sans m'étendre sur la description architectonique, absolument dépourvue de perspective, des lieux où les faits décrits s'accomplissent.

La plaque métallique recouvrant la tranche du livre, dans la longueur, porte quatre médaillons, avec les noms **ՔՏ ԿՂ ՈՒԺՈՆԺԿԻ**, S. Jean Chrysostome; **ՔՏ ԿՆԴԻ**, S. Basile; **ՔՏ ԴԺԿՂ ՈՒՆ**, S. Grégoire; **ՔՏ ԲԿՆՆ** (sic), S. Nicolas. Sur la lame recouvrant la tranche d'en haut, trois médaillons avec des figures de saints, analogues à celle de S. Georges sur la monnaie russe bien connue de Iaroslaf, tenant tous une croix, et les noms **ՔՏ ԴԿ**, S. Georges; **ՔՏ ԾՃՔԺԿԻ**, S. Démétrius; **ՔՏ ՄԺԴ**, S. Théodore; seul, S. Georges porte une croix longue, de sa main droite levée. Les deux autres ont de petites croix et les deux mains sur la poitrine.

La partie la plus intéressante de notre reliure est la plaque couvrant par en bas la tranche du livre, où est tracée, en très belles lettres grecques, l'inscription suivante.



※ Τὸ τὰρὸν θεῖ καὶ ἱερον τετραεβάγγειον . ἐκομῖθι παρα τοῦ ἐν  
δοεοτάτου ἀρχτοῦ κῆρου σαρμαζάνι βεζίρι εἰοῦ τοῦ πεβαζ . δι  
ακυνηδρομῆι . κῆρου γαβριῆα . ἱερομονάχοῦ . τοῦ ἐξ ἀθηνῶν

Ayant examiné ces lignes avec M. Nauck, nous n'avons trouvé de difficultés et d'imperfections que dans les abréviations ΘΕΙ<sup>Τ</sup> pour θεῖον, ΕΚΟΜΙ<sup>Τ</sup>ΘΙ pour ἐκομισθη, ΑΡΧΤΟC pour ἀρχόντος, et CΥΝΔΡΟΜΕΙ<sup>Τ</sup> pour συνδρομης.

Le sens est donc: «Le présent, divin et sacré volume des quatre Evangiles, a été offert de la part du très glorieux commandant Kyr Sarmazani, visir, fils de Réwaz, avec la coopération de Kyr Gavriil hiéromonaque d'Athos.»

Conséquemment, nul doute que le manuscrit dont il s'agit n'ait été envoyé au monastère Ibérien par le vizir Sarmazan, fils de Réwaz, qui aura fait les frais de la reliure, puisque nous l'y voyons figurer avec son fils dans le quatrième tableau du plat supérieur. Les mots ἐκομισθη παρὰ font comprendre que le manuscrit a été envoyé de la part de Sarmazan, et la suite, que ce fut par l'entremise du hiéromonaque Gavriil.

La beauté de la reliure, la bonne conservation et l'air moderne des lettres de l'inscription, permettent de chercher dans des temps rapprochés de nous le donateur de notre manuscrit. Or, précisément au commencement du XVII<sup>e</sup> s., l'histoire du royaume de Cakheth mentionne un Chermazan Tcholaqachwili, auquel Kéthéwan, femme du roi David II, mort en 1603<sup>3)</sup>, après six mois de règne, confia son fils Théimouraz, pour le conduire en Perse et obtenir de Chah-Abas la survivance du titre royal aux dépens de son beau-frère Giorgi, à qui le roi Alexandre II destinait le

---

3) Hist. mod. de la Gé. t. I, p. 157.

trône. Le roi Artchil, dans ses poésies<sup>4)</sup>, relate le même fait, et qualifie Chermazan de sakhlth-khoutzési, dignité de cour qui répond à celle de grand-maître ou grand-maréchal du palais, proprement « l'ancien de la maison. » Cet emploi, à la cour des monarques géorgiens, était le signe de la plus haute confiance et donnait à celui qui l'exerçait l'autorité de premier ministre: c'est là ce que notre inscription grecque rend par les mots « *arkhon, vizir.* » Iskender Mounchi, dans son histoire des Sofis<sup>5)</sup>, mentionne aussi deux fois Chermazan, comme ayant principalement influé, en 1613, sur la détermination prise par les deux rois Théimouraz 1<sup>er</sup> et Louarsab II, de résister aux empiètements de Chah-Abas. Comme je ne connais ni la vie ni la date de la mort de Chermazan, je ne puis préciser l'époque du présent fait par lui au couvent Ibérien; mais il me paraît peu contestable que ce fut ou entre les années 1605 et 1616, les premières du règne de Théimouraz, avant sa première expulsion par les Persans, ou mieux peut-être, lorsqu'en 1619 ce prince vint à Constantinople et reçut des religieux de la Ste-Montagne des secours pécuniaires pour quitter la Turquie et rentrer dans ses états<sup>6)</sup>. Dans ce dernier cas, il me semble que le présent offert par Chermazan doit avoir été en relation quelconque avec le prêt dont parle l'historien.

### § 3.

J'ai à parler en troisième lieu d'une croix prove-

---

4) Ed. Tiflis, 1853, § 39, 48.

5) Hist. mod. de la Gé. t. I, p. 474, 476.

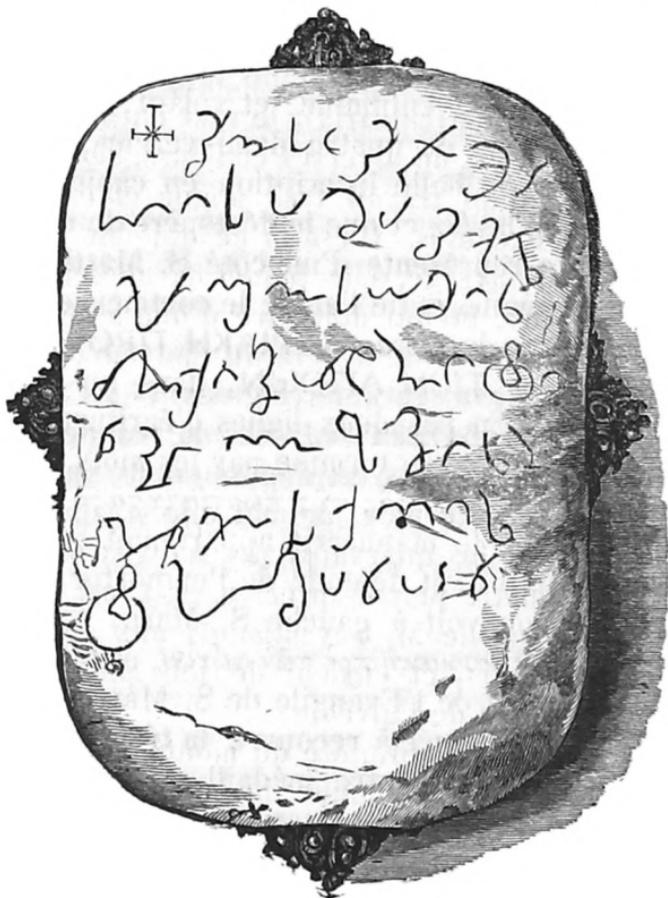
6) Mém. de l'Acad. VI<sup>e</sup> sér. sc. pol. t. V, p. 274.

nant de la même collection; «elle est en or, suivant M. Sévastianof, et représente à l'aide d'une mosaïque en pierres précieuses, de diverses couleurs, séparées par des cloisons, Jésus crucifié; elle est ornée d'émail et posée sur un coussin d'époque plus récente, avec filigrane d'argent. On y voit une inscription géorgienne.»

Pour compléter cette description, je dois dire que ce monument se compose de trois parties: la croix même, son coussin et la plaque d'argent où est l'inscription. La croix est d'or, de la forme la plus ordinaire, les bras plus courts que le corps, et creuse en-dessous. Le Sauveur, la tête posée sur le nimbe crucigère, barbue et penchant sur le bras droit, le bas du corps couvert d'un linge descendant à mi-cuisses, les pieds séparés et posés sur un support, au-dessous duquel est un crâne (calvaria): le tout en mosaïque de pierres précieuses, de diverses couleurs, séparées par des cloisons, d'un travail très soigné et entouré de festons bien exécutés. C'est là ce qui fait le mérite de ce genre d'ouvrage, dans lequel excellaient les artistes byzantins, et qui doit être d'une assez grande antiquité. Au-dessus de la tête du Sauveur, on lit en trois lignes de beaux caractères grecs: IC XC | O B A C I A E C | T H C Δ O Ξ H C «J.-C., le roi de gloire.» Ainsi exécutée, la croix est déposée dans une alvéole remplie d'un mastic noir, auquel elle n'adhère plus, cantonnée, dans les intervalles des 4 divisions, de filigrane et de quatre pierres précieuses. C'est là ce qui forme le *coussin* de M. Sévastianof, aux angles élégamment arrondis, et enrichi de jolis fleurons aux quatre extrémités de l'alvéole.

Vu la beauté et l'antiquité du monument, entré au couvent Ibérien à une époque inconnue, un Géorgien, peut-être celui qui l'y a apporté, l'a garni par derrière d'une plaque d'argent et, je ne dirai pas orné,

mais chargé d'une inscription géorgienne cursive, du caractère le plus grossier, et presque indéchiffrable. Ceux qui ont vu, dans mon édition du texte de la Chronique géorgienne, les inscriptions d'un Synaxaire de N.-D. de Tirsal ou Tirsau, recueillies sous le titre de Paléographie, comme aussi quelques-unes des épitaphes copiées par M. Bartholomaei, Bull. hist.-phil. t. XI, N° 16, 17, pourront seuls se faire une idée de cet affreux gribouillage, qui forme 7 lignes; j'ai essayé de les déchiffrer et ne donne pour certaine et intelligible que la lecture de la 1<sup>re</sup> ligne, de la moitié de la seconde, celle de la 4<sup>e</sup> et d'une moitié de la 5<sup>e</sup>.



- |                           |                       |
|---------------------------|-----------------------|
| 1. ✠ მოსავი ჳჳა           | « Celui qui espère en |
| 2. რისა . . . . .         | la croix . . . . .    |
| 3. უოსა შინა              |                       |
| 4. სრქიმანდრიტო           | l'archimandrite       |
| 5. ნკლლზ მინ              | Nicoloz               |
| 6. . . . . ილი სქ . . . . |                       |
| 7. ტ . . . . სნის         |                       |

§ 4.

M. Sévastianof a encore déposé à la Société I. archéologique quatre magnifiques Planches, photographiées et coloriées, provenant d'un Evangile grec sur parchemin, du couvent Ibérien, également relié en argent doré, et qu'il assure être du XI<sup>e</sup> s. La première feuille représente, à gauche, un ange à moitié esquissé, à moitié enluminé, et volant, à droite; un fleuron, composé de quatre demi-cercles, au milieu duquel était une belle inscription en capitales grecques, qui a été lavée, et que je désespère de déchiffrer. La 2<sup>e</sup> feuille représente d'un côté S. Matthieu écrivant son Evangile, et de l'autre le commencement du dit livre, sous le titre: **ΚΥΡΙΑΚΗ ΠΡΟ ΤΗΣ ΧΥ ΓΕΝΝΗΣΕ — ΤΩΝ ΑΠΤΩΝ**, dans un ornement en miniature. En bas deux lignes d'écriture, dont la 1<sup>re</sup>, à moitié lavée, se termine par les mots . . . ἦτις ἐξάρτι αυτο | νά εκ λαράς τῆς πωρτίατῆσας: signature qui prouve que le manuscrit appartenait au couvent Ibérien, et qu'il était défendu de l'emporter.

Sur la 3<sup>e</sup> on voit à gauche S. Marc, écrivant; à droite, le titre: **κυριακή πρὸ τῶν φώτων**, et plus bas les premiers versets de l'Evangile de S. Marc. Plus loin, sur la plaque destinée à recouvrir la tranche du livre, dans sa longueur, quatre médaillons, dont tous les personnages avec leurs inscriptions sont tournés à gauche, comme si c'étaient de simples négatifs; auprès

d'eux on lit: **ԲՏ ԿՆԹԴ ԿՆԲԸԹԴՎԴԴԵՆ, ԲՏ ԿՆԹԿՕՆ ԿՆԲԸԹԴՎԴԴԵՆ...** i. e. S. Matthieu, S. Marc, S. Luc, S. Jean évangéliste.

Sur la 4<sup>o</sup>, à gauche, S. Jean écrivant le commencement de son Evangile; à droite, *τῆ ἀγία καὶ μεγάλη κυριακῆ τοῦ πάσχα*, et plus loin les mêmes médailles que sur la 3<sup>o</sup>, également à rebours, ainsi que les noms des évangélistes. Au-dessous, les premières lignes de l'Evangile selon S. Jean.

L'écriture du manuscrit est remarquablement nette et ferme.

§ 5.

Je dois encore parler d'une pièce qui, pour n'avoir qu'un mérite matériel, celui de l'extrême ténuité de l'écriture, fait pourtant grand honneur à M. Sévastianof au point de vue de l'exécution de la photographie, et intéressera les amateurs des monuments de la littérature orientale. C'est un petit Evangile, de six centimètres de long et de 5 de large, sur 3<sup>1</sup>/<sub>2</sub> d'épaisseur. Cet Evangile microscopique «attribué à S. Euthyme, est en caractères géorgiens ecclésiastiques, du XI<sup>e</sup> s., et appartient aussi au couvent Ibérien.» Il est renfermé dans une boîte en bois, de dimensions proportionnées au volume, dont la fermeture porte, à l'intérieur, cette inscription en caractères géorgiens vulgaires:

✠ ქრისტე იესო, ძეო ღვთისაო  
 შეიწყალე (ს(ოღვილ)ი ბერი ვენედი-  
 კტონ. ეს კოლოფი მე გავა-  
 კეთებთ ამ სახარების ეწა-  
 რუდე შეიწყალე ქრისტე ვენედიფთე  
 ✠ იერომო (ნა)ხო

«Christ-Jésus, fils de Dieu, aie pitié du pécheur, le moine Vénédicton; j'ai fait faire<sup>7)</sup> cette boîte pour cet Evangile . . . . .<sup>8)</sup> Christ, aie pitié du hiéromonaque Vénédicté.»

Onze planches ont été consacrées par le photographe à ce curieux manuscrit. La 1<sup>re</sup> le représente fermé, posé debout sur sa boîte ouverte et laissant voir l'inscription. Sur la seconde Planche, le livre ouvert, montre à gauche cette légende grecque: *Ιορ... | Ἱεροδιαχο | νός Ἰβηρ*; à droite, le titre de l'Evangile de S. Mathieu, précédé d'une introduction analytique. Une troisième, prise au hasard, laisse lire en bas: *Յյ յյ յնյ ճոյն* «Christ, aie pitié de Vénédictan,» troisième variante du nom précédent. Au bas de la 4<sup>e</sup>, des caractères grecs imperceptibles laissent à-peine lire: *ηηη εν εὐσταθίου ηηη* «Le pécheur Eustathé, l'écrivain; amen.» Une sixième porte, à gauche, la figure au trait de S. Marc, dont l'Evangile commence à la page suivante. La 9<sup>e</sup> offre, à gauche, la figure au trait de S. Jean, dont l'Evangile commence à l'autre page.

Chaque page du manuscrit est divisée en deux colonnes, encadrées et séparées l'une de l'autre par une bordure de quatre traits, et comportant chacune 17 lignes, de moins d'un demi pouce de longueur, excepté les deux dernières pages ou Table des matières, où les lignes sont pleines.

Quant aux deux religieux, Vénédicté et Ilarion,

---

7) Ou peut-être «j'ai fait,» car la forme du verbe est transitive, mais incomplète. Il faudrait ou *գաջալեցայ* ou *գաջալեցայ ձոնյ*.

8) Il y a ici un mot, que je crois avoir bien lu, mais dont le sens m'échappe entièrement.

mentionnés en divers lieux du manuscrit, ce sont, au dire de M. Sévastianof, deux personnages de haute vertu, vivant au couvent Ibérien, l'un dans une cellule dépendant du monastère, l'autre dans la laure elle-même. A cela je puis ajouter que le P. Ilarion, autrefois attaché à la reine Mariam Catzievna, épouse du roi d'Iméreth Solomon II, se retira après la mort de sa souveraine, en 1836, au mont Athos, et qu'il a rédigé, de concert avec le P. Vénédicté, un catalogue des manuscrits géorgiens du couvent Ibérien; j'en possède deux copies, ne contenant malheureusement que des livres de religion et d'hagiographie, qui devraient être examinés avec soin, pour pouvoir être appréciés convenablement.

Que signifie maintenant la tradition attribuant notre Evangile à S. Euthyme, suivant l'assertion de M. Sévastianof, qui en est pour nous le garant? Le saint l'aurait-il écrit lui-même, ou est-il simplement l'auteur de la traduction? Comme il n'est point douteux que S. Euthyme n'ait traduit les Evangiles, entre les années 976 et 1028, époque de sa mort, la tradition qui lui attribue la version contenue dans notre manuscrit, quoique non susceptible de démonstration, prouverait du moins que ce n'est point ici une ancienne traduction, antérieure à la fin du X<sup>e</sup> s.; car on sait, par l'Evangiliaire du couvent de Djroudch en Iméreth, daté des années 936 et 940, qu'il en existait une telle. Reste à savoir si le manuscrit est de la main du saint interprète. Or la signature ci-dessus mentionnée, **Ⲙ**, que je lis régulièrement E(wstath)É, prête à une pareille conjecture, car ce nom pourrait aussi être E(wthym)É; mais je n'ai jamais vu pareille

abréviation. Le nom d'Ewthymé est moins commun que l'autre, et, que je sache, ne s'abrège jamais de la sorte. Peut-être un examen détaillé de chaque page donnerait-il le moyen de résoudre définitivement la question restée ici douteuse; peut-être y trouverait-on quelque memento, confirmant ou réfutant d'une manière irréfragable la tradition reçue. En l'absence de preuves de cette espèce nous nous renfermerons dans un doute prudent.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que les pieux Géorgiens sont très amateurs de ces livres en miniatures, pour lesquels les princes, les rois, ou de riches personnages ont pu seuls payer des sommes considérables. J'en ai vu, depuis tantôt 40 ans, une bonne douzaine, toujours entre les mains de gens considérables, qui les conservent avec un soin jaloux et les montrent avec peine aux étrangers. Toutefois celui-ci surpasse tout ce que j'ai vu en petitesse de format et en finesse d'écriture, qui finit même par manquer d'élégance et de netteté, sans cesser d'être parfaitement lisible à la loupe.

